

DEUX NOUVELLES VARIANTES DE LA SORTIE DU JARDIN

UNE TROISIÈME VARIANTE

Encore un peintre, et qui comprend mal ce qu'il lui faut faire des dernières heures dans le jardin. La malédiction, la fuite, le nouveau sol, l'étreinte d'Adam et d'Ève à même le sol, dans la nuit, oui, il sait bien de quoi il s'agit. Et c'est bien ce qu'il cherche à peindre.

Mais touche-t-il à du rouge, c'est du sang. À du noir, c'est un cri. Veut-il ébaucher un visage, c'est aussitôt une tête et cette tête est immense et de toutes parts on jette sur elle des pierres. Cherche-t-il à rejoindre l'homme et la femme là-bas, sa pensée, c'est comme un grand oiseau qui s'abat sur eux, ailes battantes, bec en avant. Il efface. J'ai peur, dit Ève. Adam ne répond pas. Mais il la prend par son poignet, il le serre.

Mais le peintre n'en finit pas de placer devant eux des pentes très raides, on ne peut plus buissonneuses, avec des gravats qui glissent sous leurs pieds. Il les oblige à les gravir, nus comme ils sont, il griffe leurs bras, écorche leurs jambes. J'ai peur, répète la jeune femme, et c'est vrai que cette peinture ne cesse pas de faire tonner tout contre leurs corps une grande voix, avec des échos qui dévalent de toutes sortes de pentes entre le ciel et la terre.

Ce peintre serait-il Dieu?

Arbres secoués, eaux gonflées qu'il leur faut franchir, engagés dans leur flot jusqu'à mi-corps une fois. Mais voici que l'artiste – car c'en est bien un, n'est-ce pas? – s'apaise un peu, à cause du corps qu'il a maintenant à donner à Ève. En effet, elle est sortie de l'eau, ruisselante. Et c'est tout de même très remarquable, cette eau qui glisse de ses épaules dans la clarté des étoiles, couvre ses seins, brille légèrement sur ses hanches. De toute sa couleur, de tout son dessin, le peintre se voue à cette présence. Va-t-il vêtir cette jeune femme, oui, un peu. C'est comme s'il inventait la beauté, avant de pousser plus avant Ève et son compagnon dans la nuit.

Ils avancent dans cette nuit, sous des rafales de vent qui tourbillonnent encore mais, dirait-on, un peu moins.

Nous savons tous qu'ils auront à marcher longtemps, mais que bientôt ce leur sera plus facile car ils auront sous leurs pieds quelque chose comme un sentier. Ève va de l'avant, un peu hésitante, tout est si noir, tout de même. À peine si elle voit, au dernier moment, de grosses branches qui font obstacle. Le ciel, tout à l'heure encore étoilé, s'est retiré dans son autre monde.

Yves Bonnefoy

Traduzione di Feliciano Paoli

DUE NUOVE VARIANTI DELLA CACCIATA DAL GIARDINO

UNA TERZA VARIANTE

Di nuovo un pittore, e che non capisce bene ciò che deve fare di queste ultime ore nel giardino. Sì lo sa bene che ciò riguarda la maledizione, la fuga, il suolo sconosciuto, e lo stringersi comunque di Adamo ed Eva a quel suolo, nella notte. Ed è proprio ciò che cerca di dipingere.

Ma come tocca il rosso, è sangue. Il nero, è un grido. Se prova ad abbozzare un viso, subito diviene una testa, una testa immensa e contro di quella da ogni parte vengono lanciate pietre. Se cerca di raggiungere laggiù l'uomo e la donna, il suo pensiero è come un grande uccello che, ali battenti e becco in avanti, piomba su di loro. Cancella. Ho paura, dice Eva. Adamo non risponde. Ma la prende per il polso, lo stringe.

Ma il pittore continua a porgli innanzi ripidissimi pendii, quantomai cespugliosi, con detriti che scivolano sotto i loro piedi. Li obbliga ad attraversarli, nudi così come sono, graffia le loro braccia, scortica le loro gambe. Ho paura, ridice la ragazza, ed è vero che questo dipinto non smette di far tuonare contro i loro corpi una grande voce, con echi che precipitano da ogni sorta di pendio tra cielo e terra.

Questo pittore sarebbe Dio?

Alberi scossi, acque in piena che debbono passare con il corpo finanche a metà dentro flutti. Ma ecco che l'artista – non è vero, infatti, che c'è ne uno? – un po' si pacifica a causa del corpo che ora deve dare a Eva. Infatti, lei è uscita dall'acqua, ruscellante. E nondimeno fa impressione, quell'acqua che scivola dalle sue spalle, nel chiarore delle stelle, si spande sui seni, riluce sui fianchi. Il pittore si vota a questa presenza, con tutto il suo colore, con tutto il suo disegno. Sì, ora la vestirà un po'. È come se inventasse la bellezza, prima di spingere Eva e il suo compagno più oltre nella notte.

Vanno avanti in questa notte tra raffiche di vento sempre – ma ora sembra un po' di meno – turbinanti.

Tutti noi sappiamo che avranno da camminare a lungo, ma che presto diventerà più facile perché avranno sotto i passi qualche cosa come un sentiero. Eva va per prima, un po' esitante, tutto è comunque così nero. Riesce appena a vedere, all'ultimo momento, dei grossi rami che fanno da impedimento. Il cielo, fino a un attimo prima ancora stellato, si è ritirato in un altro suo mondo.

Il ne fait pas froid, cependant. Et voici qu'elle sent quelque chose de très léger, sur son épaule que le peintre a laissée nue. Un effleurement, du très furtif. Une feuille, tombée d'un arbre? Elle touche, d'un doigt. Non, c'est de l'eau. De l'eau, pourquoi? De l'eau? Mais voici que la même chose vient de se poser sur son cou. Et en voici une autre, sur ce bras qu'elle avait levé, et une autre encore. Qu'est-ce que c'est, demande Adam, à son tour. Il s'est arrêté, elle touche sa grande main qui elle aussi est un peu mouillée. Ils reprennent leur marche.

Et voici que le jour se lève, et le monde est blanc, autour d'eux. Il a neigé, la neige est partout sous leurs pas qui chacun font un petit bruit, une sorte de crissement, au contact de la nappe blanche. La grande neige couvre les branches de tout son poids qui ne pèse pas.

C'est comme si celui qui maudissait avait été écarté, là-bas dans le ciel, par cette amie inconnue qui, sa tâche faite, vient effleurer leurs corps de ses doigts qui leur paraissent sans nombre.

LA PORTE BASSE

Ils ont été chassés, ils ont erré tout un jour. Et maintenant, dans l'herbe épaisse, les voici devant un mur de pierres sèches, un vieux mur avec des plaques de mousse. Et, vois, c'est une porte, elle est presque ouverte, nous pouvons la pousser, entrer. Baisse la tête, veux-tu, c'est très bas.

Une porte? Par les fentes du bois ils aperçoivent des arbres qui sont les mêmes qu'ici où ils se trouvent, la même herbe sur presque le même chemin, et si la porte résiste, sous leur poussée, c'est parce que de l'autre côté elle est couverte de ronces qui sont semblables à celles qui dans le monde qu'ils quittent griffent leurs jambes nues, leurs genoux.

Bien familière d'ailleurs, cette porte basse. Elle leur rappelle leur maison d'enfance, et ce grand enclos du bout du jardin où le soir, quand tout se faisait menaçant, cris et ombres, ils aimaient se réfugier avant qu'on ne les appelle, pour le dîner. Il y avait dans cet arrière-jardin une petite maison laissée en ruines, ils s'y cachaient. Je me glissais d'abord, et tu me suivais. Nous étions alors dans une salle très basse, au plafond défoncé, une poutre en était à moitié tombée. Nous nous allongions sur le sol, dans la paille sèche, odorante.

Non fa freddo, tuttavia. Ed ecco che sente qualcosa di molto lieve, sulla spalla che il pittore le ha lasciato nuda. Un tocco leggero, molto furtivo. Una foglia, caduta da un albero? Lei tocca con un dito. No, è acqua.

Acqua? Perché dell'acqua? Ma ecco che la stessa cosa va a posarsi sul suo collo. Ed eccone un'altra, sul braccio che aveva sollevato, e ancora un'altra. Che cos'è, chiede Adamo, a sua volta. Si è fermato, lei tocca la sua mano grande anch'essa un po' bagnata. Riprendono il loro cammino.

Ed ecco che ora si fa giorno, e il mondo è bianco, intorno a loro. È nevicato, la neve è ovunque sotto i loro passi che fanno ognuno un piccolo rumore, una specie di scricchiolio, al contatto della tovaglia bianca. Il nevéne copre i rami con tutto il suo peso che non pesa.

È come se colui che scagliò la maledizione fosse stato stornato, laggiù nel cielo, da questa amica sconosciuta che, fatto il suo compito, viene con le sue dita che a loro sembrano innumerevoli a sfiorare i loro corpi.

LA PORTA BASSA

Sono stati mandati via, hanno errato per tutto il giorno. E ora, nell'erba folta, eccoli davanti un muro di pietre a secco, un muro vecchio con cespi di muschio. E, vedi, una porta è quasi aperta, possiamo spingerla, entrare. Abbassa la testa, ti va?, è molto bassa.

Una porta? Dalle fessure del legno si scorgono alberi che sono gli stessi di dove si trovano, l'erba identica su un quasi uguale sentiero, e se la porta resiste, alla loro spinta, è perché dall'altra parte è coperta di rovi simili a quelli che, nel mondo che stanno lasciando, graffiano le loro gambe nude, le loro ginocchia.

È così familiare, d'altra parte, questa porta bassa. Ricorda la loro casa da bambini e quel grande recinto in fondo al giardino dove la sera, quando tutto si faceva minaccioso, grida e ombre, a loro piaceva rifugiarsi prima che li chiamassero, per la cena. Avevano una casina lasciata in rovina, in questo giardino sul retro, vi si nascondevano. Prima vi scivolavo io e tu mi seguivi. Eravamo in una stanza molto bassa, con il soffitto sfondato, vi era una trave per metà crollata. Noi ci allungavamo per terra, sulla paglia secca, odorosa.

Le prime due varianti della cacciata dal giardino possono essere lette rispettivamente in AA.VV., *Il racconto ulteriore*, a cura di Flavio Ermini, Moretti&Vitali, Bergamo 2006, e in "Anterem" 77, dicembre 2008.